

Robert SILHOL

Angst (suite)

"Dans le discours d'*Inhibition, symptôme, angoisse*, on parle, Dieu merci, de tout sauf de l'angoisse."

(J. Lacan, *Le Séminaire X, L'angoisse*, p, 18)

Que dit Lacan? Ou plutôt que laisse-t-il entendre? Je fais naturellement référence aux vingt-quatre leçons du séminaire données en 1962-1963 et consignées dans le Livre X du *Séminaire, L'angoisse*, en 2004. Que dit Lacan? Il dit beaucoup de choses et dans ce qui n'est pas sans ressembler un peu à une perlaboration il pointe tout de même clairement "le rapport essentiel de l'angoisse au désir de l'Autre" (14). Ce qu'est cet "Autre", ce n'est pas dit et on a peut-être remarqué que le mot a changé de sens au fil des années; là-dessus, chacun se fera sa philosophie, mais les signifiés de ce signe ne sont pas légion: soit "ce que *je* désire, cible de mon désir", soit "ce qu'*un autre* désire", et Lacan ici utilise le génitif, et cette fois c'est mon propre désir inconscient qui est la cible: désirer comme je l'entends, au point que les deux sens en viennent à se confondre. Ce qu'est cet autre, que Lacan écrit "Autre" et rattache souvent à deux signifiés (l'autre personne face à moi et un autre Autre infiniment plus mystérieux, maître ou maîtresse de mon désir inconscient), ce n'est pas tout de suite facile à cerner. Rude besogne, que je m'efforce après Freud et Lacan (1) de définir au mieux, parce que, tout de même, c'est bien ce qui paraît être en jeu dans toute psychanalyse.

Ce qui ne pose plus vraiment de problèmes et qu'on sait à peu près depuis Freud, c'est que le sujet n'est plus cartésien, qu'il est barré et qu'il dépend nécessairement d'un "Autre comme tel". Reste donc cet Autre.

C'est bien pourquoi il faut continuer notre quête, puisque il ne suffit pas d'avancer que ce Sujet est barré pour en avoir fini avec lui et avec son angoisse. Aujourd'hui, cependant, pus d'un demi-siècle après cette séance du 21 Novembre 1962, nous n'avons plus besoin de partir de Hegel ou de nous référer à lui. Bref, Lacan nous parle vraisemblablement d'autre chose que de la dialectique du maître et de l'esclave. En tout cas j'en resterai là et reviendrai à l'Autre si souvent mentionné mais qui reste tout de même pour le moment si mystérieux.

On ne comprendra rien à ces deux importantes leçons du *Séminaire X*, qui sont les deuxième et troisième de l'année académique, si l'on n'établit pas de façon rigoureuse quel signifié du signe *autre* Lacan utilise dans les séances de 1962 et 1963. Ce n'est pas en effet parce que l'orateur peut avoir eu l'intuition qu'un signifié particulier--voire plusieurs d'entre eux, d'autres sens, pour parler comme tout le monde--sous-tendait le signifiant du signe qu'il employait en 1962 qu'il a tout de suite "suivie" cette intuition. Bref, parce qu'il était aussi poète, il disait peut-être plus qu'il ne savait

précisément. A moins, bien sûr, qu'en bon psychanalyste, il ait souhaité nous laisser trouver par nous-mêmes; j'en ai fait ailleurs plusieurs fois la remarque.

Quant à cet "Autre" indéterminé, nous savons bien qu'il désigne aussi et de toutes façons ce qu'il y a d'inconscient en nous, ou encore cette autre (personne) qui, dans la relation amoureuse ou transférentielle, et c'est la même chose, fait face au Sujet. Ces remarques sont toutefois si générales qu'elles n'aident pas. Au reste, ce n'est pas un hasard si le texte des leçons XII et XIII rappelle ce qui a déjà été dit dans la leçon II à propos de la division. Pour bien comprendre il faut répéter.

Bon, il y a d'abord la référence à Hegel et ce souhait d'être reconnu:

En exigeant d'être reconnu, là où je suis reconnu, je ne suis reconnu que comme objet.

J'obtiens ce que je désire, je suis objet, et je ne puis me supporter comme objet [...] (34)

Mais puisque il n'est rien dit là encore sur ce qu'est un Sujet, sinon que par définition il se trouve à l'opposé de l'objet, nous en resterons là pour vite passer à autre chose de plus fondamental et qui n'est plus centré sur l'image dans le miroir, soit ce qui appartient au registre de l'imaginaire et de l'illusion (au point qu'on peut bien dire en effet que notre image est toujours incomplète ou, au moins, n'est qu'une illusion de complétude; tout le monde depuis Lacan sait cela).

Ce qui est plus fondamental, bien sûr, ce sont les relations entre le sujet, S, et son Autre, A, pour le moment deux abstractions dans le texte que nous examinons et que Lacan présente à l'aide de ce que je vais appeler la métaphore de la division (36-38). Division, parce que le sujet S ne connaît pas son autre A, en est séparé--et déjà on peut dire : par la barre--, et ne parviendra à s'y retrouver que par l'analyse de son  $a$ , ce reste dont les mathématiciens savent qu'il est à prendre en compte dans toute division:

$$\begin{array}{c|c} A & S \\ \hline a & \end{array}$$

Lacan y reviendra plus tard, page 203, pour bien préciser ce qu'il en est de ce "reste", "résidu" dit-il aussi: "La Jouissance ne connaîtra pas l'Autre, sinon par ce reste  $a$ ". Telle est ma lecture de cette histoire de division qui ne semble pas encore nous rapprocher du débat sur l'angoisse mais qui décrit au moins la nature de la relation qui existe entre un sujet et ses déterminations, ce qui, au fond, n'est pas très compliqué:

Vous trouvez au départ A, l'Autre originaire comme lieu du signifiant, et S, le sujet

encore non-existant, qui a à se situer comme déterminé par le signifiant. (37)

Bref, il y a une origine, A, et il y a un récepteur, S, qui va devenir S barré/ (même si pour moi il est S barré dès le départ à cause de la barre qui apparaît par le fait même de la naissance, perte du Un). Ici donc, dans le texte de 1962, ce qui est indiqué c'est que la barre est, serait, ce qui illustre la dépendance du sujet par rapport à l'Autre, un Autre que Lacan nous fait ensuite bien naturellement lire A, puisque il constitue le sujet "comme inconscient", c'est-à-dire ce que ce dernier ne peut spontanément connaître. Ecrire, ainsi,



soit une quantification: "combien de S dans A ? ", revient à insister pédagogiquement sur l'importance d'un Autre, encore peu distinct cependant.

Mais pourquoi avoir fait suivre ce fragment d'une "théorie du désir dans son rapport à l'Autre" (38) de quelques paragraphes qui parlent de l'amour? Eh bien! sûrement parce que c'est là l'occasion de dire quelques mots sur ce qu'il en est du transfert: non seulement le sujet ne sait pas ce qu'il désire, ou encore ce qu'il ou elle désire, mais il l'identifie comme un autre--pour le moment sans la majuscule--à qui un "objet" manque, accomplissant "pour l'autre ce qu'il cherche" (38). Voilà qui est bien vu, et nous sommes toujours dans le débat sur l'angoisse où la différence des sexes a sûrement un rôle à jouer.

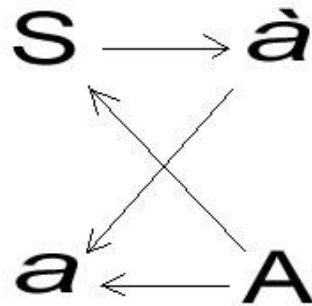
\*

La séance qui suit, la troisième, commence par la réponse à une question sur l'articulation du stade du miroir et de la théorie du "signifiant", et cela ne doit pas nous étonner puisque nous sommes encore en 1962. Aujourd'hui, les deux registres de l'imaginaire et du symbolique n'ont plus de mystère pour nous. Entre les deux nulle coupure, sinon à des fins de pédagogie et de clarté:

Je ne crois pas qu'il y ait deux temps dans ce que j'ai enseigné, un temps qui serait centré sur le stade du miroir et sur l'imaginaire, et puis après, à ce moment de notre histoire que l'on repère par le rapport de Rome, la découverte que j'aurais faite tout d'un coup du signifiant. (40)

Simplement, il y a "deux registres" mais "L'articulation du sujet au petit autre [image dans le miroir] et l'articulation du sujet au grand Autre ne visent pas à séparer" (41). A la question sur ma présence au monde--que je vais énoncer le plus simplement possible: "Suis-je? Est-ce bien moi?"--, c'est le miroir, ou le regard de la mère, qui répond, mais cela ne va pas plus loin. L'image, l'identification  $a \text{-----} a'$  rassure, et c'est déjà ça, mais ne répond pas à cette autre question, autrement difficile: "Qui suis-je? Quel objet suis-je?" ou encore, un peu plus élaboré: "De quoi est fait mon désir inconscient?", ce qui, finalement, revient à demander: "Qu'est-ce que je veu(t)?"

C'est bien entendu la même personne qui s'interroge, mais il y a deux réponses, deux domaines, et le second, le symbolique, qui renvoie essentiellement à la découverte de Freud, est beaucoup plus obscur. C'est à cette articulation des deux registres et à une mise en évidence de l'obscurité du second que répond le Schéma L bien connu; je n'y reviens un instant que pour que tout soit bien clair dans mon exposé:



Cette illustration, qui n'est pas une démonstration mais est particulièrement claire, répond tout à fait à la question posée à Lacan quant à l'articulation des deux registres. (2)

De l'angoisse, pour revenir à notre sujet, Hamlet, *personnage* de Shakespeare, en avait à revendre; Lacan l'a très bien deviné et il nous montre comment, lorsque dans la pièce le héros *met en scène* le piège qui amènera le roi assassin, Claudius, à se trahir, c'est en vérité son propre désir oedipien que le fils du roi mort met en représentation. Car toute représentation est représentation de désir: fonction de la littérature.

Ce qu'Hamlet fait représenter sur la scène, c'est donc, en fin de compte,

lui-même accomplissant le crime dont il s'agit. (46) (3)

Quant à l'angoisse--c'est ainsi que se termine cette leçon III--, elle apparaît tout simplement lorsque quelque chose manque, "*quelque chose*", ajoute Lacan en italiques, "*entendez n'importe quoi.*" (53) Le constat est toutefois bien trop général pour nous aider beaucoup et n'ajoute rien à ce que Freud a déjà dit de la peur, et par exemple cette peur de perdre l'amour de notre mère, premier objet.

Mais lorsque je songe à cette abstraction qu'est l'objet petit *a* et examine de plus près le jeu compliqué de miroirs auquel Lacan a eu recours pour faire comprendre à ses auditeurs et à ses lecteurs comment s'articulait le stade du miroir, soit de *a*..... à..... *a'*, (4) c'est-à-dire encore ce qui est vu, perçu, et tout à la fois cette présence d'un Autre dont le désir fera du nouveau-né un Sujet (schéma L), je me dis tout simplement que le vase qui *semble* porter un bouquet mais est en réalité tout à fait *vide*--oui, de la même façon que l'image n'est pas la chose--est tout à fait approprié pour me faire comprendre, toucher du doigt, ce qu'est le vide et l'imaginaire. Et c'est aussi une manière de figurer l'absence de complétude de tout Sujet, je viens de le signaler..

C'est peut-être un peu embrouillé, mais ce n'est pas si compliqué: l'angoisse, ce serait ce vide, et on peut même ajouter à la banalité de la remarque que ce qui désespère un sujet c'est qu'il n'aura jamais la complétude de l'objet.

Sauf qu'apparaît en fin de course un phi ( $\Phi$ ), et plus exactement un moins phi ( $-\Phi$ ), c'est-à-dire à nouveau la représentation d'un manque universel et pour tout dire métaphysique, mais aussi, ici, lié à la différence des sexes, une différence cependant non nommée et seulement à deviner, comme si ça pouvait ne pas y être. On aura reconnu l'angoisse comme peur de la castration, et ce n'est pas pour rien que l'orateur rappelle l'article de Freud sur l'inquiétante étrangeté, *Das Unheimliche* que j'ai toujours lu comme un texte sur le caractère horrible de la castration.

\*

Ainsi, en ce qui concerne le Sujet, il n'y a qu'absence. Pourtant, et voilà ce que je pense être la thèse, le fond de la démonstration, ce n'est pas là tout ce qu'on peut dire de la castration, à présent assez bien définie. Parce qu'heureusement, Freud l'a montré, il y a plus d'un "niveau", et si le Sujet ne saurait être vu dans le miroir où il n'y a au fond qu'absence, soit une représentation seulement et non la chose même, il y a un "reste", quelque chose tout de même. Grâce à cela, non seulement on souligne que l'image est problématique, fallacieuse, mais on fait une place à la psychanalyse qui a ouvert une nouvelle direction de recherche. Tout ceci est d'ailleurs aujourd'hui bien connu. Ce que Lacan ajoute, c'est cette insistance à pointer l'importance du "reste", ce reste que nous avons rencontré plus haut dans la métaphore de la division, un "quelque chose" qui peut faire signe. Voici donc "l'objet", indéfini, abstrait, et ça peut être une "pièce détachée", ou plutôt détachable "au niveau du corps propre" et, singulièrement dans la relation à l'autre, instrument--disons les choses comme elles sont--qui peut plus ou moins bien marcher ou même en être incapable. Telle est ma paraphrase des pages 56 et 57, afin d'en arriver à ce qui me paraît le coeur du débat, à savoir l'apparition, et c'est en fait la réapparition, de la castration, mais cette fois "dans son rapport à l'Autre." (57)

Tout le problème sera de savoir si le terme est "indépassable" (58), soit si notre angoisse (devant la castration) est bien ce qu'on croyait jusque-là. C'est ici qu'entre à nouveau en scène l'objet, et pas tout à fait celui de Mélanie Klein, sinon pour être subverti.

Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas la castration, c'est de faire de sa castration ce qui manque à l'Autre (58).

Et Lacan de reprendre--même s'il ne va pas en dire plus et cela pour longtemps--, ajoutant une précision sûrement essentielle à sa position théorique: "cet Autre où le sujet ne se voit plus que destin" (58). Bref, le névrosé, et aussi bien, pour moi, tout un chacun, voue "sa castration à la garantie de l'Autre". Voilà bien une "mise en question" du concept de castration (59). et en tout cas *une précision où entre en jeu la différence des sexes et même--c'est apparemment la thèse de Lacan-- le rôle de la mère, on va le voir.*

Nous pouvons à présent regarder de plus près cet "objet", même si quelques paragraphes relatifs à "l'inquiétante étrangeté", *das Unheimliche*, paraissent d'abord brouiller les cartes, bien qu'en vérité il n'en soit rien. On peut en effet aisément reconstituer l'association d'idées qui a conduit Lacan à se servir de la maison, du foyer, *Heim*, pour parler de ce qu'il appelle si bien par ailleurs "le lieu de l'Autre". Mais ce "signe", foyer, *Heim, home*, va devenir source d'angoisse dès qu'il apparaîtra étrange, soit non-foyer, non accueillant, inhospitalier, et pour tout dire *Unheim*. C'est la mère, bien sûr, lorsque elle n'est plus perçue comme accueillante; la métaphore nous fait passer du lieu à la fonction.

En ce point *Heim*, ne se manifeste pas simplement ce que vous savez depuis toujours, que le désir se révèle comme désir de l'Autre, ici désir *dans* l'Autre, mais aussi que mon désir, dirai-je, entre dans l'antre où il est attendu de toute éternité sous la fonction de l'objet que

je suis en tant qu'il m'exile de ma subjectivité, en résolvant par lui-même tous les signifiants

à quoi elle est attachée. (61)

Tout cela est un peu contourné, ambigu, puisque à côté du "de" génitif il y a "dans", mais ça pointe tout de même très bien la fonction d'un Autre dans la constitution de tout Sujet (mais rend par ailleurs "m'exile de ma subjectivité" contradictoire; à moins qu'il ne s'agisse du moi?) . Par la suite, le concept pourra renvoyer aux deux parents et même aux générations, mais nous n'en sommes pas encore là.

Je laisse de côté tout ce qui est ensuite dit du pervers et du névrosé parce que cela ne m'aide pas davantage à cerner d'où provient l'angoisse, d'autant qu'il se pourrait bien que dans nos fantasmes nous soyons tous des pervers, et je retiens simplement de ces deux pages, 62 et 63, "que le fantasme du névrosé est tout entier situé au lieu de l'Autre". C'est redire l'étroite relation qui existe entre le Sujet et cet *Heim* que le lecteur vient de rencontrer.

Ainsi est apparu dans ces quelques pages un début d'explication sur la fonction du fantasme et l'hypothèse, que je trouve tout à fait convaincante, selon laquelle le fantasme serait ce qui aide le mieux le névrosé à se défendre contre l'angoisse.

Mais est-ce si nouveau? Ce qui est recevable ici, c'est bien entendu que l'être humain fantasme--soit rêve, parle, écrit, peint, chante--afin de faire face à la terreur du vide qui l'habite comme sujet, c'est-à-dire lorsqu'il se trouve coupé du monde-là-bas. Il s'agit donc tout simplement de la béance qui sépare sujet et objet, ce que j'appelle, après Freud et Lacan, "la barre". Mais, sur l'angoisse, ne peut-on dire plus? Les deux pages que nous examinons en ce moment sont trop rapides, et rappeler que Freud, lui, n'est pas tombé dans le piège que lui tendait Anna O parce qu'un attachement (transférentiel) le retenait ailleurs, si ce n'est pas hors "sujet", n'aide guère à comprendre l'angoisse. On voit, certes, qu'il s'agit d'une histoire de transfert, c'est-à-dire en fin de compte de "choix" d'objet selon Freud et Lacan, mais la démonstration ne va pas plus loin. On devine bien qu'il y a là l'intuition, mais comme en creux, encore cachée, qu'il doit y avoir une relation entre transfert--soit choix d'objet--et angoisse, mais l'Autre de ce transfert--qu'à ce stade il faudrait d'ailleurs plutôt écrire *autre*--ne semble pas à sa place. Ce n'est jamais l'autre, lui ou elle, qui peut être appâté par le sujet de la sorte mais plutôt le contraire, on le sait d'expérience. Lacan est bien trop optimiste et cela complique la tâche du lecteur; car c'est l'autre qui appâte, se fait désirer, et ça, oui, ça doit pouvoir s'écrire Autre ou Autre dans l'autre.

A ce stade de la recherche, ainsi, Il se pourrait que l'intérêt encore porté au stade du miroir soit responsable de l'imprécision remarquée quant à ce statut de l'autre dont nous débattons.

Qu'on se rassure toutefois, "il y a maintenant un nouveau pas à faire" (64), et ce pas nous conduit à la demande. En fait, nous sommes passés de l'objet (5) à la demande, et même si nous nous trouvons ici davantage dans l'alcôve des amants que dans le cabinet du psychanalyste (mais l'amour n'est-il pas toujours de transfert?) l'analyse de ce qui se passe là est tout à fait éclairante.

En un mot, le névrosé "ne veut rien donner" (65), ce que je lis comme une description de ses silences, mais qui veut dire aussi, je pense, qu'il tient à son angoisse, qu'il ne veut rien en lâcher ou plutôt, dirait-on aujourd'hui, que son angoisse ne le lâche pas. On ne peut encore dire pourquoi, ajoute

Lacan, mais l'analyse de son symptôme--parce que cela, il semble qu'il le livre facilement--, devrait aider à comprendre ce qui se passe.

Il se peut que le raisonnement ait été trop rapide, qu'une étape ait été sautée dans la démonstration, mais toujours est-il que le patient du texte de Lacan finit tout de même par "demander". Ce ne sera pas une demande simple et claire, mais ça ressemblera à ce qui se passe dans l'amour, souvent, et cela peut nous faire avancer.

Il veut que vous lui demandiez quelque chose. Comme vous ne lui demandez rien,

il commence à moduler les siennes, de demandes, qui viennent à la place *Heim*. (65)

Car "c'est dans la mesure où sont épuisées jusqu'à leur terme [...] toutes les formes de la demande jusqu'à la demande de zéro, que nous voyons apparaître au fond la relation de castration" (66).

Si je comprends bien, et cela n'est pas du tout certain, devant ce qu'on appellera en désespoir de cause les silences du miroir, c'est-à-dire ce qui est du registre de l'*imaginaire*, lorsque seront "épuisées [...] toutes les formes de demande" apparaîtra ce qui est du domaine de la castration, soit la dimension *symbolique*, vérité du Sujet. Lacan résume le processus ainsi:

La castration se trouve inscrite comme rapport à la limite du cycle régressif de la demande. Elle apparaît là dès que, et dans la mesure où, le registre de la demande est épuisé. (66)

La démarche, certes, est moins limpide que cette affirmation pourrait nous le faire espérer, mais au moins y saisissons-nous l'articulation, chez le sujet, de l'*imaginaire*--"fallace", oui, ce n'est que le moi--et du *symbolique* qui est, lui, une Autre vérité.

Quant à "castration" ici, c'est à entendre comme "manque", incomplétude, et c'est un bon début. Passant du miroir au *symbolique*, Lacan a retrouvé les conclusions du Freud de 1925, et on se demande s'il va aller plus loin :

Dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, Freud dit ou a l'air de nous dire, que l'angoisse est la réaction-signal à la perte d'un objet. Il énumère--perte qui se fait en bloc à la naissance du milieu utérin--perte éventuelle de la mère, considérée comme objet--perte du pénis--perte de l'amour de l'objet--perte de l'amour du surmoi. (66)

En fait, la démonstration n'est pas terminée même si ce qui est dit ensuite sur ce fameux "manque" ne manque pas d'être surprenant au premier abord, on va en juger! N'a pas manqué pas de me surprendre, pour être exact, de telle sorte que cela m'a incité à aller y regarder de plus près.

Nous devons cependant avancer prudemment, car ce dont je parle maintenant est un peu présenté par Lacan comme un *postscriptum*, une idée de dernière minute presque, réponse de la longueur d'une page à ce que dit Freud sur la perte et qu'on vient de lire. S'il s'agit bien d'une démonstration, nous devons tout de même remarquer que non seulement elle tient en deux paragraphes, mais

qu'elle peut aussi sembler un ajout spontané à cette séance du 5 décembre qui se termine. J'ai bien dit "peut sembler".

Et n'y a-t-il rien d'autre? En effet, ne suis-je pas en train de prendre trop au sérieux ces quelques dernières minutes de la séance, cette étourdissante pirouette autour de "ça" et de "manque" que l'orateur tout à coup ajoute? On ne peut savoir et tant pis pour le sérieux que j'y mets. Le plus sage est sûrement de continuer d'observer le discours *jusqu'au bout* et de peser chacun des mots qui furent dits. A partir de quoi la question sera de savoir si Lacan s'inscrit là en faux contre ce que "Freud a l'air de nous dire" (6) et qu'il vient de mentionner, c'est-à-dire la conclusion atteinte par ce dernier à la fin *d'Inhibition, symptôme et angoisse*, ou bien, plus simplement, s'il souhaitait ajouter un "chapitre" sur le manque à ce que Freud a écrit sur l'angoisse?

Tel est donc le problème, et j'espère qu'on comprendra pour quelle raison je me penche avec tant de patience sur une argumentation de moins d'une page parce que je pense y relever une contradiction. Voici les termes du débat: il y a *manque*, et pour être très clair castration au sens général et abstrait, néant, vide, présence de la barre, et il y a *angoisse*, ce signal mis en évidence par Freud. Bon. Mais ce qu'on peut lire dans la foulée dans le commentaire de Lacan c'est: "[...] l'angoisse n'est pas le signal d'un manque [...]" (66)

On pourrait en conclure: "Je suis pris d'angoisse parce que j'ai perdu..."; ou encore: "j'ai peur que ma première perte, celle que j'appelle originelle, ne se reproduise, ne se répète", comme cela est du reste indiqué par Freud lui-même dans son texte de 1925, mais cela apparaîtrait alors en contradiction avec ce que Lacan avance à la page suivante, soit "contrairement à ce qu'on dit":

Ne savez-vous pas que ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui engendre l'angoisse, mais son imminence? Ce qui provoque l'angoisse, c'est tout ce qui nous annonce, nous permet d'entrevoir, qu'on va rentrer dans le giron. (67)

A ce point de ma lecture, à nouveau, je dois prévenir. Dans le passage difficile que j'examine, le style oral de Lacan, l'analyse du raisonnement consigné dans le texte imprimé, je veux dire d'un discours qui se veut logique, me pose un sérieux problème de méthode. L'orateur, lors de son "séminaire" ne disait pas n'importe quoi--on ne dit jamais n'importe quoi--; il tentait de convaincre les psychanalystes qui l'écoutaient et y mettait même quelque passion. Ici, toutefois, lors des cinq dernières minutes de la leçon que reproduit la page 67, bien qu'il s'agisse d'un raisonnement serré qui vise à démonter une thèse, à savoir: "[...] l'angoisse n'est pas le signal d'un manque", la démarche, si on la suit mot à mot, n'est pas si claire, et je veux dire laisse la place à l'équivoque ou peut même très bien cacher plusieurs niveaux de sens--il faut bien les appeler ainsi. Autrement dit, le raisonnement qu'à mon tour je vais produire renverra--c'est inévitable, on le sait--à ma manière d'entendre le discours du séminaire, comme si j'allais placer, plaquer, mes propres modèles sur ceux que je crois déceler dans le texte étudié. Je pense comprendre de quoi parle Lacan, mais sait-on jamais? La remarque est banale, donner du sens, c'est interpréter et on n'interprète qu'avec son désir. Ce qui m'intéresse, je l'ai écrit dix fois, c'est la "barre", c'est le sujet incomplet, barré, et aussi, naturellement, le franchissement hallucinatoire de cette barre grâce à un substitut. Tout cela, je le tiens de Freud et de Lacan. Ce modèle, grâce auquel je vais tenter d'analyser un passage du



séminaire que je juge important, est-il compatible avec celui mis en place par Lacan lui-même? Je l'espère.

C'est que l'orateur va ajouter quelque chose à son propre raisonnement, et cela paraît contredire ce qui précède. Il s'agit de ce "manque" dont nous parlons tant depuis un moment. Et pourtant, je tiens les deux pages que nous sommes en train d'examiner comme fondamentales à cause de l'intuition que nous devrions pouvoir y lire. Reprenons le raisonnement suivi, analysons la logique de la démarche de Lacan en 1962.

1. "ça manque", observation que le dessin du *sujet devant la barre qui lui refuse tout accès véritable* illustre correctement; c'est un schéma que j'ai déjà plusieurs fois utilisé (7):



Derrière la barre, il n'y a rien, le néant, zéro, la complétude nous est refusée.

2. mais "ça ne manque pas", dit Lacan ensuite,



car un "passage"--c'est moi qui ajoute ce mot--est toujours possible : quelque chose est mis à la place du vide qui prévaut derrière la barre et on peut même utiliser ici ce que nous avons appris de la division, à savoir qu'il y avait toujours un reste, l'objet petit *a* par exemple. Bref, il s'agit de ce que j'appelle la "porosité de la barre". Qu'il ne s'agit pas d'un passage concret mais seulement une issue imaginée, depuis Freud et son concept d'*Ersatz*, nous le savons aussi.

Le seul problème dans la deuxième affirmation--cette histoire où on apprend qu'on va rentrer dans le giron et qui fait si peur parce que selon Lacan elle "engendre l'angoisse" (67)--, c'est que ce second *ça* n'est pas de la même nature que le premier. Dans le raisonnement, dans le mouvement qui passe du premier au second *ça*, il y a un saut, saut qui semble supposer le problème des causes de l'angoisse comme résolu sans que la démonstration concrète ait été offerte.

Continuons et tentons de suivre la logique du discours (les significations secondaires sous-jacentes possibles nonobstant). Le premier "ça manque" est simple et bien connu, c'est la statut, incomplet, de tout sujet. Inutile de revenir là-dessus, rien de plus juste comme observation. Le second *ça*, qui serait la cause de l'angoisse, *ce n'est plus* une absence, un vide ou l'impossibilité de ne pas être incomplet, soit la barre, mais ce qu'on pourrait prendre pour la solution du problème posé par cette barre et le premier "ça manque": non, "ça ne manque pas", dit le texte.

En vérité, Il ne s'agit pas du tout d'une réponse ou d'une suite à la première remarque sur notre incomplétude, et s'il n'est pas montré comment on passe du premier état, celui d'un *manque indépassable*, à un second, état où la barre serait sinon *effacée*, maîtrisée ou au moins assumée, c'est parce que dans son "saut" *Lacan est passé à autre chose*, c'est bien le cas de le dire. En effet, ce que

révèle ce saut "fantasmatique", c'est que l'orateur, en passant à autre chose, montre qu'il a soudain cessé de se soucier de ce qui manque au sujet pour s'attaquer à un Autre problème, soit celui qui traite de la relation de tout sujet avec...sa rentrée "dans le giron", image qui est tout simplement un rappel de la présence de la mère, image d'un trop-plein presque, que Lacan fait d'ailleurs apparaître à la fin du passage.

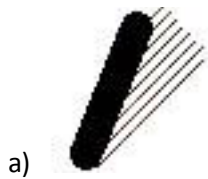
Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désir, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos [...] (67)

Je viens de l'écrire, ne suis-je pas en train de donner trop d'importance, trop de sens, à une remarque finalement banale mais de bon sens, conseil qui consiste à prévenir les mères de ne pas "étouffer" leur enfant de leurs attentions? "Etouffer" est sans doute fort, mais "être tout le temps sur [le] dos [de l'enfant]" n'est pas mal non plus! S'il ne s'agissait que de cela, bonne pédagogie ou bonne psychologie, au choix, nous ne serions plus dans le domaine psychanalytique qui est bien le seul vrai registre où on peut trouver Lacan. Ma supposition sera donc que s'il a donné comme en passant ce conseil de bon sens aux mères, il y a des chances qu'il ait aussi dit autre chose. C'est ce que je souhaite examiner.

Manifestement, la "démonstration a été trop rapide. Nous finirons certes par y voir clair, je veux dire par comprendre où Lacan voulait en venir, mais il y faudra quelques ajustements.

Telle est l'intuition essentielle mentionnée plus haut et qui pourrait bien nous conduire à la solution du problème grâce à ce glissement d'un "ça" à un autre. S'il y a bien abus (8) de langage, facilité, dans le saut du premier *ça* au second (ils pointent des éléments différents), l'affirmation numéro deux, "ça ne manque pas" devrait cependant nous aiguiller vers une Autre voie où le problème posé par l'existence de l'angoisse a des chances d'être résolu.

Pour accéder à l'intuition fructueuse en question, toutefois, et mettre un peu d'ordre dans la démonstration spontanée de cette fin de séance, il faut comprendre que Lacan jouait non seulement sur le "ça" relevé ci-dessus mais aussi sur le mot "manque", passant apparemment sans précaution d'un sens à l'autre, ce qui fait apparaître une seconde contradiction. Car il y a ici deux sens du verbe manquer, deux signifiés d'un même signe. Bref, ce qui est essentiel dans le surgissement de l'angoisse, nous dit-on, ce n'est pas tant la barre--mais pour moi elle est infranchissable, on n'y peut rien et on ne peut revenir là-dessus--que ce qui est censé nous aider à la supporter, à faire avec, disons. Certes, ce n'est pas tout à fait ce que dit le texte et je suis allé sans doute un peu vite, mais ce qui importe c'est qu'apparaisse le parent, la mère, dans le tableau. Ce que dit le texte, donc, c'est que l'angoisse surviendrait lorsque interviendrait...quoi? Une *perturbation*. Mais encore? Je ne vais pas tout de suite répondre: "la possibilité d'être libre (de tout Autre), ici de la mère et de son giron", mais je soulignerai que ce qui est mis en avant dans ce moment de l'argumentation, ce n'est plus tant la barre et l'angoisse qu'elle peut ou pourrait faire naître (on l'a vu), mais bien la négation d'une absence. Il est facile d'illustrer les deux contradictions que je relève:



ça manque, il y a manque



ça ne manque pas

Non seulement il y a confusion entre les deux "ça", mais également entre les deux fonctions que pointe le verbe manquer : a) derrière la barre, il n'y a rien, et donc ça manque; ce qui est absent c'est ce qui manque de réel au sujet; b) mais on peut dans nos fantasmes contourner cette barre et donc ça ne manque pas, ce qui n'est pas absent et même pèse de tout son poids, c'est le désir de l'Autre simplement, bref ce n'est pas la même chose qui manque! Le raisonnement est donc embarrassé, mais on peut rétablir la logique de la démonstration. Car c'est une démonstration sur la barre et le désir (9) au fond, et ce qui peut en rétablir la logique c'est d'insister sur le fait que la barre ne saurait être effacée. On trouve tout cela chez Freud lorsqu'il explique, je l'ai dit, comment un *Ersatz*, soit un substitut, permet au sujet de vivre avec "ce qui manque", justement, grâce à la représentation, qui elle ne manque pas et que j'illustre par le trajet qui va de O--l'idéal--à o'. C'est d'ailleurs là le fondement de la théorie lacanienne du symbolique. Et c'est pourquoi, dans le passage, Lacan parle d'objets qui ne manquent pas. Car c'est bien ainsi que se passent les choses de la vie: il y a un "rapport" "sur lequel" "s'institue" tout sujet, ce rapport qui "du manque fait désir" (10), c'est-à-dire, c'est ma lecture, qui transforme par substitution le vide de l'incomplétude, le néant de la non-existence pour cause de barre, en ce qui est désormais devenu un Sujet. On ne saurait mieux dire.

Il ne s'agit pas de perte de l'objet, mais de la présence de ceci, que les objets, ça ne manque pas. (67)

On aura saisi la confusion, la glissade d'un des sens de "manquer" à l'autre: il y a manque--la barre, l'inconscient--, mais il y a tout de même une façon de s'en accommoder, heureusement pour nous d'ailleurs. C'est là toute la signification révolutionnaire de la découverte de Freud lorsqu'il affirme que le rêve peut être analysé. Bref, ce qui ne manque tout de même pas, c'est notre aptitude à représenter, à symboliser, c'est-à-dire à nous servir ces objets qui ne manquent pas, eux, pour faire passer du sens par dessus la barre, mais toujours symboliquement, seconde condition nécessaire. Ainsi, j'avais lu trop vite et la démarche, malgré le "saut" remarqué, reste rigoureuse. Tout ce qu'on peut peut-être ajouter, afin que tout soit plus clair, c'est que s'il y a complication, cela provient de la dimension (symbolique) remise à l'honneur par Lacan, et qui apparaît là précisément; c'est une dimension qui ne saurait exister sans prendre appui sur le concret de nos vies, ce que le texte étudié répète en parlant des objets. C'est parce que le symbolique informe, dirige, habite nos conduites concrètes, a besoin de concret pour se manifester, qu'il y a un danger de perturbation. Non que ce mécanisme de symbolisation disparaisse ou ne soit plus disponible--il n'y a pas de Sujet sans Autre, Lacan l'a assez dit--, mais que par son existence même il se révèle de nature destructrice. On l'a compris, ce qui est perturbé, c'est tout simplement le Sujet, soit l'enfant de la mère en question. L'intuition-et c'est sans doute déjà une thèse à moitié dite--que je cherche à placer c'est que le désir

du parent, dont l'enfant a besoin pour devenir sujet, peut être aussi destructeur: nécessaire mais avec la possibilité d'être destructeur. C'est difficile à accepter mais c'est- aussi simple que cela.

Car ce n'est pas un éventuel retour au giron qui pourrait être dangereux ou perturbateur, pour la bonne raison qu'à moins d'une longue et douloureuse analyse, dans ce giron de l'Autre on y est tout le temps, et c'est cela que Lacan voudrait dire mais qu'il ne dit qu'à moitié. L'ai-je pris trop sérieusement au mot? Peut-être, mais alors l'angoisse n'a plus de place dans le débat. Car je vois mal comment l'enfant, le Sujet, pourrait être pris d'angoisse, perturbé, parce qu'il ne peut échapper à ce souffle de la mère sur sa nuque--"*to breathe down somebody's neck*", dit-on en anglais. Certes, une présence si insistante peut gêner, énerver, être difficile à supporter, mais je ne vois pas grand chose là qui soit inconscient; s'il y a bien--s'il peut y avoir--quelque chose qui "perturbe" jusqu'à l'angoisse, il faut nous en dire plus.

Oui, car alors quoi? Que nous faut-il ajouter au raisonnement incomplet? Quelle conclusion apporter à la démonstration pour en rétablir la logique? Ce qui perturbe tout Sujet, Lacan l'a assez dit, c'est un désir de l'Autre, désir inconscient et "Autre" pris au sens fort, sens que le mot avec sa majuscule a acquis au cours des années de séminaire.

Aussi vais-je avancer en conclusion de ma lecture de la leçon IV du *Séminaire X* ma propre intuition à partir de ce que nous savons déjà et que je pense bien établi.

Pour simplifier et revenir aussi aux causes possibles de notre angoisse, disons d'abord à propos du fameux manque qu'il y a deux manières de "manquer", soit d'être déficient de...quelque chose. "Quelque chose" à déterminer, naturellement, et cela commence par la remarque que ces deux modalités s'imbriquent et sont en fait complémentaires mais dans un ordre donné, soit de cause à effet. Bref, premièrement il y a la barre, le rien, le vide, le néant et bien sûr cela ne se conçoit que s'il existe en face un être qui aspire à aller au-delà. Pour moi, c'est cela la vie (tragique toujours), tout simplement; la vie, oui, c'est-à-dire quand même aussi: la libido. A partir de là je reviens à Freud, au passage d'*Inhibition, symptôme et angoisse* que mentionne Lacan à propos de la perte et que je tiens pour fondamental. La nature profonde de l'angoisse est là, clairement perçue: solitude, désespoir et même terreur de l'individu--pour moi pas encore un Sujet avec un grand S--devant le néant, le vide, le rien, la mort! Cela, je crois, tout sujet--petit s--l'a éprouvé déjà de n'être pas un objet bien défini, solide, qu'on peut tourner et retourner dans tous les sens, voir sous toutes les coutures, sous tous les angles, et pas seulement dans le miroir. De n'ETRE pas, voilà le fond de l'angoisse. C'est certes une banalité; on le sait, la philosophie en parle depuis toujours, et pour nous, plus près, après Pascal et Kierkegaard, il y a eu Sartre et sa liberté, mais seulement existentielle, ce que je lis comme un fantasme. Encore que, pour ce qui était de l'angoisse, dire qu'on se sentait "de trop", oui, c'était un bon début.

Voilà donc pour un sujet qui se vit incomplet et que son image dans le miroir ne saurait satisfaire: fondement de l'angoisse. On aura compris que je "démultiplie" l'angoisse, que je lui vois deux modalités, une seconde raison d'être, même nature mais cause différente, et infiniment plus difficile à saisir. Car après la pulsion qui s'oppose désespérément à la barre il y a le désir, et ce n'est pas la même chose: on vient de lire la superbe formule de Lacan, ce "rapport sur lequel [le sujet] s'institue, du manque qui le fait désir": c'est précisément cette seconde modalité que je tente de cerner. Le désir est bien autre chose que simplement la pulsion, l'instinct brut dans sa puissance biologique presque pourrait-on dire; Lacan l'a montré, le besoin n'est pas le désir. Et à la source de ce désir

inconscient il y a l'Autre, un des signifiés du mot, à côté, à la suite de l'angoisse-première-peur-du-néant ou terreur-de-la-perte. Nous le reconnaissons d'ailleurs parfaitement: quoi que ce soit vaut mieux que rien, l'absence de limites est anxiogène, tout le monde le sait (qu'après cela nous devons impérativement faire attention à la nature des règles qui fixent ces limites, voilà qui paraît une évidence).

Et revoilà aussi ces "objets" dont parle le texte, ces objets qui ne manquent pas! Sans eux, sans désir de l'Autre grand ordonnateur de nos choix, à nouveau il n'y a plus que le néant. Nous ne pouvons par conséquent pas nous en passer et c'est là que la démonstration va trop vite. ou même se dirige vers une autre conclusion que celle à laquelle je croyais avoir été préparé.

Ce qui cause notre angoisse, cette seconde peur qui répète celle éprouvée devant la fermeture de la barre, ce n'est pas que la mère risque pour nous consciemment d'être trop présente, et qu'on serait plus heureux si on était plus libres, mais en vérité exactement le contraire, pour la raison que si ce désir venait à manquer nous ne serions plus rien! Perturbé parce que jamais "ça" ne manquera, parce que ce sera toujours là? Bien sûr que cela *perturbe*, de découvrir que face au néant nous n'avons pas d'Autre ressource. Mais est-ce si nouveau? Nous voilà ramenés à la formulation de Freud pourtant contredite dans le texte examiné: notre angoisse devant la terreur d'être privés de ce qui nous a fondés! Ce serait même très "lacanien" que d'y revenir, à cette formule, puisque le séminaire nous a appris toute la perversité de ce superbe concept qu'est la *jouissance*: notre désir de ne rien changer!

A moins que l'idée de "perturbation" secrètement recèle autre chose et par exemple cette intuition, et sans doute plus que cela, que j'ai mentionnée? Au-delà de la contradiction dans laquelle le discours du séminaire s'est soudain emballé--saut dans le raisonnement plutôt--, ce que j'entrevois dans le mot de Lacan c'est le sentiment sans doute encore imprécis d'une *sanction* qui me menacerait si jamais je me délivrais, dans ce désir, au sein de ce désir qui m'a fondé et qui m'a fait être, de ce qu'il peut encore avoir de destructeur: la perturbation ce serait cela, une seconde modalité de l'angoisse, plus tenace encore que celle éprouvée en face de la barre, mais de même nature: peur du vide, du néant, de l'annihilation, ce qui permet en passant d'y inclure la petite fille à côté du petit garçon dont parle Lacan. Qu'enfin l'objet de mon désir cesse de me détruire, cela est-il trop simple? Il faudra y revenir, mais le "démonstration" fait maintenant sens. Au fond, la confusion des signes--deux occurrences de "ça" et de "manque"--dit bien cela: la castration, ça ne la manque pas. L'angoisse "pas le signal d'un manque"? Voire.

Ce n'est pas parce que [l'objet du désir] est difficile à identifier qu'il n'est pas là. Il est là, et sa fonction est décisive. (67)

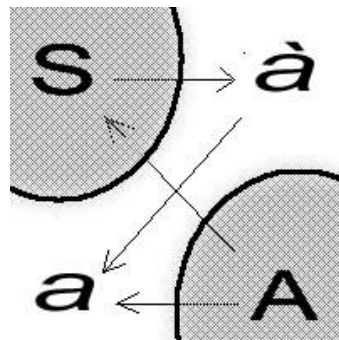
I

(à suivre)

NOTES

1. C'est là qu'il faut accepter de prendre Lacan pour ce qu'il était *aussi* : un poète. Un passage, à la page 33 du *Séminaire X*, sur l'Autre et son "manque", dit beaucoup sans finalement dire avec précision de quoi il retourne: "L'Autre intéresse mon désir dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas. C'est au niveau de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas que je suis intéressé de la façon la plus prégnante, parce qu'il n'y a pas pour moi d'autre détour à trouver ce qui me manque comme objet de mon désir." On y verra sans doute comme moi une allusion voilée à la différence des sexes et à la castration.

2. Je n'y ajouterai qu'un détail, que l'étude de Freud et de Lacan m'a au reste inspiré: l'indication que la seule aire qui soit consciente, c'est-à-dire directement accessible au sujet, est celle qui va de  $a$  à  $a'$ , soit celle qui correspond au stade du miroir; le reste est- inconscient.



3. Dans l'interprétation de Lacan, je suis moins séduit par ce qu'il dit de l'identification féminine de Hamlet, mais cela n'a qu'un rapport lointain (la castration dans un de ses aspects) avec la question de l'angoisse, qui est ici ce qui nous préoccupe. Voir: "Le Hamlet de Jacques Lacan", *Gradiva*, Vol. V, N.2, 2002.

4. Il est essentiel de signaler ici que les  $a$  et  $a'$  qui illustrent la relation d'identification que représente le stade du miroir ne sont que les éléments préliminaires de ce qui deviendra l'objet  $a$  des schémas ultérieurs. Bien sûr que la relation à l'Autre, et donc à l'objet petit  $a$  tient de l'identification, mais il s'agit tout de même d'un processus beaucoup plus complexe et surtout infiniment plus inconscient; on pourra parler d'homothétie si on veut.

5. Je passe sur le début du passage parce que je trouve l'argumentation trop embarrassée encore où se trouve une conception du névrosé comme quelqu'un qui, dans son fantasme, serait soumis à la "fallace de l'objet". Que le stade du miroir soit le siège d'une illusion cela, depuis Lacan, paraît acquis, mais on ne saurait en déduire quoi que ce soit quant à la nature du fantasme: bref, le petit  $a$  dont on parle ici n'est pas encore tout à fait ce qu'il sera par la suite et qui est beaucoup précis et convaincant.

6. On juge combien le débat est compliqué, puisque annoncer à un moment donné, en conclusion de cette partie du débat, que finalement "*ça ne manque pas*" reviendrait, si on prenait l'assertion à la lettre, à annuler ce que nous avons appris de Freud, mais de Lacan également, à savoir que l'angoisse est aussi liée à l'incomplétude du sujet, effet de ce qui a été perdu à la naissance. Mais passons...

6. C'est en tout cas ma lecture. Voici cependant la suite de la phrase: "[...] mais quelque chose qu'il faut concevoir à un niveau redoublé d'être le défaut de l'appui que donne le manque." Le "manque" de la mère serait-il ici en jeu?

7. Et notamment dans "L'interprétation du transfert, les petites lettres du Docteur Lacan", *Gradiva* Vol. XV, N. 1, 2014, et "Structure and subject: what do we know of Oedipus' desire?", *Psyart, The Online journal*, 2015.

8. Parce que, pour être précis, écrire: "ça manque", puis immédiatement à la suite "ça ne manque pas", cela devrait bien signifier que la négation mise en avant en 1 est oubliée, contredite en 2. Eh bien! justement non! Ca devrait être, mais ce n'est pas le cas; c'est en cela qu'on peut parler de fantasme dans le raisonnement, d'un "saut" fantasmatique. Il n'en reste pas moins qu'il nous reste une intuition--et peut-être même la conviction--que je juge d'un grand intérêt.

9. Quant à ce saut que je dis "au-dessus du vide", soit au-dessus de la barre, de l'autre côté, et qui ne saurait être que de l'ordre du fantasme, il aurait pu être signalé comme tel.

10. J'ai aussi décrit ce rapport, de 0 à o', comme ce qui transforme la *pulsion* en un *désir spécifique*, la transformation étant alors le lieu de l'Autre.